

avaient là une cabane à sucre où ils séjournaient tant que la saison y permettait la fabrication de notre délicieux sucre d'érable.

Si l'on en excepte Watson, M nday était le plus proche voisin de la cabane à sucre des Mandeville. Il recevait souvent leur visite, et de temps en temps, il se rendait lui-même à leur érablière. Il y fit la connaissance de Marie-Louise Mandeville, sœur de Maxime et fille de Joseph. Il put apprécier la bonté, la douceur, l'esprit de travail et d'abnégation de cette jeune personne. Bref, il l'aima et l'épousa à Lanoraie, le 10 février, 1829.

Fort et courageuse, la seconde femme de Monday était habituée aux travaux qu'exige la culture. Maxime avait enseigné à Monday à défricher ; elle apprit à ce dernier à cultiver la terre, et l'aida même de ses mains dans les premières années de ménage.

Grâce à son instruction, à son affabilité et à ses talents, Monday ne tarda pas à prendre une position prépondérante parmi la population du lac Maskinongé. Aussi occupa-t-il plusieurs postes de confiance. Le gouvernement le nomma juge à paix et capitaine de milice, positions alors très importantes.

En 1829, la chambre d'Assemblée vota une somme d'argent pour faire ouvrir un chemin entre Berthier et le lac Maskinongé. Elle avait consenti à donner cet argent sur les instances de Louis-Joseph Gauthier, de Bernard Monday et d'autres citoyens importants de Saint-Gabriel et de Berthier. Monday fut chargé de surveiller les travaux de la partie nord du chemin projeté, c'est-à-dire de chez Terrien, près de la Matembin, à Saint-Damien, jusqu'à Saint-Norbert.

Ce chemin était long de plus de cinq lieues et très difficile à faire ; il coupait çà et là des marais impraticables comme la Grande-Baie, par exemple. La somme votée fut bientôt épuisée, et, en 1830, le gouvernement vota un nouvel octroi. Enfin, en 1831, le chemin était ouvert sur tout son parcours ; mais, pendant plus de 25 ans encore, la Grand'Baie fut un obstacle presque infranchissable durant six mois de l'année. Le terrain y était si peu consistant que les fascines, les pontages que l'on y mettait, enfonçaient sous leur seul poids. Il fallut bien souvent sortir les chevaux de là, avec des cordages et des perches ; et plus d'une fois, ils s'y enlizèrent et périrent. On ne put parvenir à rendre cette partie du chemin passable, que lorsque les défrichements eurent fait tarir les sources dont les eaux noyaient ce terrain.

En été, quand on était obligé de franchir la Grand'Baie avec des charges, on transportait à bras le contenu de la voiture, puis on traînait cette dernière, et enfin on laissait les chevaux et les boeufs franchir